

alain bovet

**«Quel débat, Monsieur le conseiller fédéral, quel débat?»****Autorité, génie génétique et débat public.**

*Si la simple description est si difficile, c'est parce que l'on croit que, pour parvenir à la compréhension des faits, il faut les compléter. C'est comme si l'on voyait une toile avec des taches de couleurs éparses, et que l'on dit : telles qu'elles sont là, elles sont incompréhensibles; elles ne prendront un sens que lorsqu'on les aura complétées en une figure. - Tandis que moi je veux dire : c'est ici le Tout. (Si tu le complètes, tu le fausses.)*

Ludwig Wittgenstein

Remarques sur la philosophie de la psychologie I, § 257

**Introduction**

Le propos de ce texte est d'aborder la problématique de l'autorité par le biais de l'analyse empirique de quelques aspects d'une séquence d'un débat télévisé<sup>1</sup>. Il s'agit d'une émission spéciale que la Télévision suisse romande a consacrée le 27 mai 1998 à l'initiative dite «pour la protection génétique». Cette initiative populaire proposait d'inscrire dans la Constitution de sévères restrictions du génie génétique dans le domaine non humain. Elle a été rejetée par les deux tiers des votants et l'ensemble des cantons suisse le 7 juin 1998. La campagne d'initiative a été particulièrement animée, au point de se prendre elle-même pour objet. Une part importante de la discussion a en effet porté non pas sur le génie génétique mais sur l'autorité des différents protagonistes à parler publiquement du génie génétique. Cette question est au cœur de la séquence qui fera l'objet de l'analyse. La journaliste soulève le problème de la formation de l'opinion du citoyen profane, face au désaccord des scientifiques entre eux. Sa question s'adresse en premier lieu à Pascal Couchepin, pour le camp des opposants à l'initiative, interrogé en tant que membre du gouvernement suisse, puis la parole est donnée à Véronique Pürro, pour le camp des partisans de l'initiative, qui est sollicitée en tant que membre d'un parti de gauche. Chacun des deux intervenants répond en délégitimant l'autorité du camp opposé.

La démarche d'analyse s'inscrit dans une approche praxéologique de l'ordre social, et s'inspire de la philosophie du second Wittgenstein, ainsi que du corpus d'analyses empiriques de l'ethnométhodologie

et de l'analyse de conversation. Ces deux inspirations ont en commun d'appeler à préserver la spécificité des situations concrètes. L'ethnométhodologie recommande de prêter attention à l'accountability des cours d'action, c'est-à-dire à leur caractère sensé, intelligible et descriptible, tel qu'il est produit et reconnu par les participants. Contrairement à une interprétation tenace, l'ethnométhodologie ne prône pas un situationnisme radical. Elle ne conteste en aucune façon l'ancrage d'une situation singulière dans une totalité qui la dépasse et la détermine, que cette dernière soit d'ordre temporel, institutionnel, spatial, etc. L'ethnométhodologie propose plutôt de renvoyer ce questionnement aux pratiques situées par lesquelles les participants à un cours d'action en établissent le contexte pertinent.

Cette façon spécifique d'appréhender le contexte s'avère pertinente pour analyser la question de l'autorité dans cette séquence de débat, et ce pour deux raisons interdépendantes. Premièrement, les intervenants proposent des redescriptions du contexte du débat pour résoudre des problèmes d'autorité. Il s'agit ici du niveau de l'énoncé<sup>2</sup>, du contenu de ce qui est dit en autant de mots. En effet, le premier intervenant dévoile les motivations des partisans de l'initiative pour leur dénier toute autorité dans le débat, alors que la seconde intervenante inscrit le débat en cours dans un contexte plus large, en vue de renverser la distribution spécifique de l'autorité avancée par son interlocuteur. C'est dès lors la définition du débat et de son contexte qui constitue un enjeu de la séquence. Deuxièmement, au niveau cette fois de l'énonciation, le déroulement de l'échange manifeste et sanctionne la distribution de l'autorité avancée par le premier intervenant. En effet, l'analyse interactionnelle de la séquence montre que ce dernier parvient à la fois à proposer et à mettre en œuvre sa définition propre du débat et de son contexte. L'autorité peut dès lors être appréhendée comme le corrélat de pratiques de contextualisation, et c'est à ce titre qu'une analyse praxéologique cherche à en rendre compte.

Cette démarche se distingue d'autres formes d'analyses qui ne se satisfont pas d'une description de l'organisation endogène des pratiques. En recourant

<sup>1</sup> Je remercie les nombreuses personnes qui m'ont fait part de leurs remarques, en particulier Cédric Terzi et Michel Barthélémy. Cette recherche bénéficie d'un financement du Fonds national suisse de la recherche scientifique (Projet 101412-100566).

<sup>2</sup> Contre une position nominaliste, la mention explicite dans la séquence du terme «autorité» n'est pas une condition de son analyse en tant que catégorie opérante.

à des interprétations spécialisées du contexte ou des participants, ces formes d'analyses produisent des versions qualifiées d'ironiques par les ethnométhodologues<sup>3</sup>. En effet, le surcroît d'interprétation ainsi obtenu se paie au prix de la négligence, voire de la mise à l'écart des pratiques interprétatives déployées dans le cours d'action. L'analyse à venir se limitera donc à rendre compte de la façon dont les participants font de l'autorité un phénomène intelligible et contesté.

L'analyse proposée s'appuiera sur la transcription des échanges verbaux<sup>4</sup>. Ce choix a pour conséquence de laisser de côté la dimension gestuelle, la disposition spatiale ainsi que le travail télévisuel de mise en image. Cette mise à l'écart n'implique cependant pas de négliger la façon dont les intervenants reconnaissent et produisent le caractère spécifique de la situation. L'analyse visera donc notamment à rendre compte de la dimension publique et politique de l'échange.

#### Le problème «des citoyens et des citoyennes»

Pour parvenir à sa question, la journaliste propose une description d'une phase antérieure du débat, envisagée depuis la perspective d'un citoyen (1-7). Le citoyen est donc constitué comme spectateur d'une confrontation scientifique non résolue. Cette description permet à la journaliste de poser la question (7-9) : comment le citoyen peut-il se former une opinion ? Cette question est adressée à un participant catégorisé par sa fonction de membre du gouvernement. La journaliste institue ainsi, sur la base d'une description de ce qui vient de se passer, un problème d'ordre politique, dont elle sollicite une solution d'un conseiller fédéral. Ce faisant, elle indique ou rappelle sa position de garante de l'ordre du débat. Elle peut à ce titre sélectionner les questions à traiter et les locuteurs. Dans le même mouvement, elle met un terme à la séquence précédente. Elle s'appuie sur des éléments du contexte de l'émission, notamment son destinataire, le citoyen, et sa finalité, la formation de l'opinion, pour réorienter et restructurer le débat. Ceci lui permet en particulier d'établir qui a l'autorité de traiter le problème qu'elle soulève, et de lui passer la parole.

#### La solution de «Monsieur le conseiller fédéral»

L'invité sélectionné<sup>5</sup> avance une solution au problème qui consiste en une description du camp des partisans de l'initiative. Le premier énoncé (10-13) dévoile, «derrière l'attitude des partisans de l'initia-

tive», les raisons de leur position. Une propriété cruciale, mais cachée, des partisans de l'initiative, est d'être mus par une philosophie (du refus du risque). La répétition de «absolument» accentue le caractère intransigeant de cette «philosophie», qu'on comprend dès lors comme une position de principe, une idéologie au sens commun du terme. De 13 à 18, Couchepin revient lui aussi sur la phase précédente du débat. Cette séquence thématise et explique deux conceptions inconciliables de la recherche. S'il commence (13-15) par concéder les inconnues et l'incertitude quant au génie génétique, c'est pour rappeler aussitôt qu'il s'agit d'une propriété évidente et incontestable («mais bien sûr», «par définition») de la science et de son développement. De 18 à 20, il articule les deux éléments de son argument : l'éventualité du risque, qui est constitutive de la science, conduit les partisans de l'initiative à «tout arrêter», ce qui revient à dire qu'ils renoncent à la science elle-même. La conclusion du tour de Couchepin et la suite de l'interaction méritent une analyse détaillée.

#### Extrait I

- 21 c'est une attitude philosophique c'est une attitude de PEUR/  
 22 absolue\ qui aboutit finalement à refuser les chances que donne  
 23 l'intelligence humaine dans ce bas monde/  
 24 journ d'accord madame véronique pürro pour le groupe des femmes  
 25 socialistes ici  
 26 pürro je crois que l'intelligence humaine monsieur le conseiller  
 27 fédéral et j'crois que là vous ne me contredir(er)ez pas\ a  
 28 produit quelques catastrophes\ j'crois qu'on [peut faire]  
 29 couch [c'est pas une raison] pour y renoncer  
 30 pürro ah excusez-moi [mais si je prends si je prends si je prends&  
 31 [[(rires du public)]  
 32 pürro &l'exemple euh du nucléaire\ c'est pas un vieil exemple hein y a

<sup>3</sup> Sur ce point, les textes récents de Garfinkel (2002) esquissent une forme de complémentarité entre «deux alternatives analytiques asymétriques», à savoir la sociologie dite conventionnelle et l'ethnométhodologie.

<sup>4</sup> Il est nécessaire de lire la transcription complète (cf. annexe avec les conventions de transcription) avant d'aborder l'analyse. Deux séquences analysées en détail seront reproduites dans le corps du texte. Dans l'analyse, les numéros renvoient aux lignes de la transcription.

<sup>5</sup> Pour simplifier, les deux intervenants seront désormais désignés dans l'analyse par leur seul nom.

De 21 à 23, Couchepin reprend les composants de son argument pour en accentuer la portée politique : l'adhésion à une philosophie intransigeante a pour conséquence de priver la collectivité de ressources proprement indispensables.

La fin du tour (21 à 23) renforce cette conclusion en liant la raison de la position des partisans de l'initiative à ses conséquences en termes de bien commun. La tâche du citoyen ne consiste pas à faire un choix entre des expertises scientifiques contradictoires, mais entre des positions inconciliables vis-à-vis de la science. Couchepin propose ce que Pollner (1975) appelle une ironisation de l'expérience. La conception adverse de la science est biaisée par des raisons idéologiques. Et ce biais implique des conséquences collectives négatives, sous la forme d'un renoncement à la science. Cette solution permet à Couchepin de restaurer l'ordre normal des compétences, en ce qu'elle propose au citoyen un choix en terme de bien commun, et non une expertise scientifique.

On remarque que l'argument ne définit qu'implicitement la position de l'autre camp, qui est sans doute possible celle du locuteur. Il s'agit alors d'une position non-philosophique, qui consiste à soutenir la science pour ce qu'elle est réellement et au nom de sa contribution à la collectivité. Elle s'oppose ainsi à l'intransigeance de principe de l'autre camp. Cette forme de travail épistémologique établit une asymétrie de l'autorité. La philosophie de la peur devient une instruction de lecture du camp adverse, qui explique que ce dernier se fourvoie sur la nature d'un bien collectif. Couchepin ne met donc pas en scène une confrontation où des camps s'opposent sur les moyens d'atteindre un objectif. Si c'était le cas, la prise de position consisterait à s'opposer au bien-fondé de la position adverse, dans une visée persuasive. Le camp adverse occuperait ainsi la position d'adversaire d'un échange d'arguments. Cette catégorie discursive correspond à la notion d'anti-destinataire chez E. Veron (1987), alors que celle du citoyen à convaincre correspond à la notion de para-destinataire. L'intervention de Couchepin consiste à montrer au citoyen que le camp des partisans de l'initiative ne peut pas être un anti-destinataire. Ce faisant, elle attaque ce camp non pas au niveau de l'énoncé, mais à celui de l'énonciation elle-même. La philosophie de la peur mine la position énonciative des partisans de l'initiative.

En 24-25, le tour de parole de la journaliste remplit plusieurs fonctions. Premièrement, elle indique que la réponse de Couchepin est satisfaisante («d'ac-

cord»). Cette ratification signifie notamment que la solution avancée est (établie comme) adéquate à toutes fins pratiques, en particulier pour le citoyen dont la journaliste s'est instituée en porte-parole. Deuxièmement, elle sélectionne la prochaine locutrice, qu'elle catégorise cette fois par son appartenance partisane. Enfin, elle ne précise pas le type de tour qui est attendu de Pürro. Mais la configuration de l'échange jusqu'à ce point permet d'anticiper soit une réponse alternative à la question de la journaliste, soit une réaction aux propos du premier répondant. Dans la mesure où d'une part la première réponse a largement redéfini le problème, et où d'autre part cette redéfinition n'a pas été sanctionnée par la journaliste, l'option de réaction aux propos apparaît comme pertinente et préférentielle. De surcroît, le ton polémique de Couchepin appelle «naturellement» une riposte.

La journaliste contribue de manière essentielle à l'accountability de l'activité, c'est-à-dire à l'intelligibilité de son organisation spécifique (morale, séquentielle, énonciative, etc.). Sur le plan catégoriel notamment, on constate une asymétrie, dans la mesure où la catégorisation du premier intervenant recourt à la collection «membres du gouvernement», alors que celle de la seconde recourt à la collection «partis politiques». En d'autres termes, le dispositif de catégorisation des participants au débat recourt à deux collections asymétriques<sup>6</sup>. Cette asymétrie recoupe largement celle de l'argumentation de Couchepin : invité par la journaliste à parler en tant que conseiller fédéral, il dévoile le caractère idéologique de la position de ses adversaires. La journaliste sélectionne ensuite une «répondante» par le biais d'un dispositif de catégorisation communément associé à une dimension idéologique (toujours au sens commun du terme).

## La solution de «Madame Véronique Pürro»

L'option de réaction au propos apparaît d'emblée dans le début du tour de Pürro (26-28), puisqu'elle reprend un élément («l'intelligence humaine») de la conclusion du tour de Couchepin. La construction du tour multiplie les marques dialogiques. Avant d'énoncer le prédicat portant sur cet élément, elle insert une adresse directe (qui ratifie au passage le dispositif de catégorisation déployé par la journalis-

<sup>6</sup> Sur l'analyse des dispositifs de catégorisation, voir l'article classique de Sacks (1972) et la présentation de Bonu et al. (1994).

te) et une anticipation rhétorique de l'évaluation de son interlocuteur (26-27). Cette forme de préface constitue le prédicat à venir comme évident, allant de soi au point d'échapper (exceptionnellement) au contexte éristique, ce qui renforce la préférence pour l'accord<sup>7</sup>. Dans le même temps, elle offre une possibilité de prise de parole à la fin de l'énoncé. Toutes ces marques dialogiques ont pour effet de ratifier (au sens de Goffman 1981) Couchepin comme interlocuteur d'un échange contradictoire. Dans cette mesure, Pürro ne prend pas position au niveau de l'énonciation, comme l'a fait son interlocuteur. Sa réplique ne revendique ni ne met en œuvre une autorité à configurer le débat. En d'autres termes, elle intervient dans le débat, mais pas sur son organisation.

L'argument consiste à proposer un récit alternatif, qui établit une causalité entre la science et des conséquences nuisibles pour la collectivité. En associant l'expression reprise du tour de Couchepin, «l'intelligence humaine», et la notion de «catastrophe», Pürro marque son ironie par rapport à l'argument précédent, épinglant une certaine naïveté dans la peinture optimiste du développement scientifique et la minimisation des risques.

L'intervention de Couchepin en 29 saisit la possibilité d'alternance des locuteurs projetée par la préface de Pürro<sup>8</sup>. Plus précisément, il gagne la bataille du chevauchement (28-29), puisque Pürro interrompt la poursuite de son tour (Schegloff 2000). Sa boutade répond par la surenchère (cf. Labov 1972) à l'ironie de son interlocutrice. On remarque que Couchepin évite l'option non-préférentielle de contredire l'accord anticipé<sup>9</sup>. Il suscite les rires du public du studio, qui conduisent Pürro à reporter la reprise de son tour interrompu (30, 32). La force de la boutade réside dans un jeu de mot sur «l'intelligence humaine». Pürro préservait le sens métaphorique de l'intelligence humaine, mais ironisait en faisant l'actant d'un récit alternatif. Couchepin semble utiliser l'expression dans son sens commun et relativement littéral. Il s'agit dès lors de renoncer à l'usage même de la raison. L'intervention de Couchepin pointe à nouveau les conséquences de l'attitude intransigeante qu'il a attribuée plus tôt aux partisans de l'initiative («tout arrêter», «refuser»). Bien que teintée d'humour, cette intervention réaffirme l'inaptitude du camp adverse au jeu du débat contradictoire. Dans la mesure où cette attitude est attribuée aux partisans de l'initiative dont Pürro fait partie, la boutade peut être interprétée comme une insulte. Par sa

forme même, l'intervention de Couchepin institue un cadre de participation spécifique. Alors que le fait de répondre à la provocation de Pürro entérine un statut d'interlocuteur, le contenu de la réponse, le rappel ironique et condescendant d'une évidence, ne constitue pas une réponse à l'argument précédent, mais une délégitimation de son interlocutrice. Ainsi la boutade semble adressée davantage au public qu'à sa destinataire. Couchepin utilise donc à fond la complexité énonciative de l'activité en cours (à la fois interactionnelle, médiatique et politique), qui multiplie les destinataires possibles. Cette pratique est constitutive non seulement de sa propre autorité, mais de l'absence de celle du camp adverse.

En 30, Pürro poursuit vaille que vaille son tour perturbé par l'intervention de Couchepin et les rires subséquent du public. L'argument de Pürro consiste en une comparaison du débat en cours avec le débat récent sur le nucléaire. La comparaison s'appuie explicitement sur la similitude entre les deux exemples de l'émission, des personnes et des discours (37-38). Pürro commence par présenter le camp favorable au nucléaire, qu'elle identifie aux «scientifiques» et aux «industries» (38-39). Elle énonce ensuite leur argumentaire par un discours rapporté qui d'une part ramène le discours sur les risques à des slogans de dénégation (40), et d'autre part accentue le caractère rhétorique de l'invocation des conséquences collectives d'une interdiction (40-42). Ce faisant, Pürro délégitime l'argumentation de Couchepin en la singeant par des moyens prosodiques. Elle passe ensuite au camp adverse, qui est catégorisé de manière plus complexe (42-44). La première partie de l'énoncé définit ce camp par une hétéro-catégorisation<sup>10</sup> explicite et erronée («des

<sup>7</sup> La notion de préférence pour l'accord (Sacks 1992, Pomerantz 1984) ne doit pas être traitée comme allant de soi, a fortiori dans un contexte aussi polémique. Une anticipation d'accord apparaît ici comme un défi lancé à l'interlocuteur («Trouvez quelque chose à redire à ça !»).

<sup>8</sup> La projection d'une alternance de locuteur par la préface de Pürro explique d'une part que la journaliste ne sanctionne pas cette prise de parole non sélectionnée, et d'autre part que le public l'entende, malgré le chevauchement partiel, et y réagisse.

<sup>9</sup> L'efficacité de l'expression «c'est pas une raison pour...» réside dans cette organisation séquentielle et morale.

<sup>10</sup> Sacks (1979) analyse le caractère révolutionnaire de la catégorie «hotrodder». Cette auto-catégorisation permet à un groupe dominé de contester l'hétéro-catégorisation («teenager») énoncée par le groupe dominant (les adultes).

fondamentalistes»). Bien qu'attribué à un «on», cette catégorisation s'accorde avec la stigmatisation opérée par Couchepin. La seconde partie de l'énoncé, connectée par un «mais», avance un prédicat qui établit l'inadéquation de cette même catégorie («mais qui à long terme ont eu raison»). Ce prédicat réhabilite la position délégitimée par Couchepin au tour précédent, ce qui permet à Pürro de l'occuper. Enfin, l'argumentaire est ramené à un avertissement sur l'existence des risques (44).

De 44 à 52, Pürro insère cette redéfinition du débat dans un récit. Le récit est en quelque sorte celui de l'avènement public d'une vérité. La catastrophe de Tchernobyl a donné raison au camp opposé au nucléaire, sur le plan de la réalité des risques et de la nécessité d'une recherche d'alternatives. Ce récit est énoncé en réponse à une question rhétorique adressée explicitement à Couchepin. On remarque qu'en 48, Couchepin cherche à nouveau à intervenir sans succès. Son énoncé chevauche le discours de Pürro et est une formulation de la brièveté de la réaction qu'il souhaite apporter. C'est donc une manière d'indiquer quelle partie du long argument de Pürro lui paraît mériter une (brève) réponse<sup>11</sup>.

De 52 à 58, la conclusion de l'argument de Pürro en explicite la visée : l'argument présenté par Couchepin relève d'une stratégie d'arrogance visant à délégitimer le camp adverse. Or l'histoire a montré dramatiquement que cette délégitimation était non seulement infondée, mais dangereuse pour la collectivité, notamment en termes de santé publique et de dommages environnementaux. Son argument est polémique dans la mesure où la configuration du débat actuel est identique (ce qui est réitéré dans le dernier énoncé (56-58)).

Mais son argument prend également position sur le problème de l'autorité. Pürro s'adresse en effet à la fois à un anti-destinataire, incarné par Couchepin, et à un para-destinataire implicite, sous la forme de la collectivité affectée par des conséquences possibles du génie génétique. Le récit catastrophiste de Pürro est celui d'une crise de l'autorité et de la confiance. Elle ne mobilise pas l'argument de la controverse scientifique avancé par le journaliste. Comme dans la description de Couchepin, les scientifiques et leurs controverses sont dans le camp des partisans du génie génétique. Pürro en appelle en quelque sorte à un contre-pouvoir, une contre-autorité. Cette autorité qui s'appuie sur les leçons à tirer d'événements récents et comparables, repose sur le

constat et l'anticipation. Cette démarche résout à sa manière le problème soulevé par la question de la journaliste. Le citoyen est appelé à retirer l'autorité qu'il attribuait normalement et traditionnellement aux scientifiques.

Pürro traite le débat en cours comme un cas particulier du phénomène général de la discussion publique des risques. Ce qui y pose problème n'est pas tant la philosophie qui guide les «scientifiques et les industries» que leur autorité apparemment établie à distribuer l'autorité. Pürro conteste mais reconnaît dans le même mouvement la capacité d'un camp à dénier l'autorité de l'autre camp. La conclusion consiste ainsi en une injonction de traiter le camp qu'elle représente comme un participant légitime du débat.

La différence essentielle entre les deux arguments réside donc dans la place qui est attribuée à la position adverse. Alors que Couchepin semble exclure les partisans de l'initiative de l'espace du débat, Pürro ne conteste pas le statut d'adversaire au camp favorable au génie génétique. Au contraire, elle le renforce dans cette position en proposant un argument raisonné quant au bien-fondé de sa position. C'est ainsi que son ironie en 26-28, qui porte sur le contenu de l'argument de Couchepin, n'a pas la force quasiment insultante de la réplique qu'elle suscite (29). En d'autres termes, Pürro met en place un dispositif symétrique, qui rend compte de l'asymétrie du dispositif de son interlocuteur. Cette différence induit une forte asymétrie entre les deux locuteurs. Alors que Pürro cherche à renverser cette asymétrie sur le terrain de l'argumentation, Couchepin l'établit sur le terrain de l'échange de parole. Cette configuration prend une tournure presque dramatique dans la suite de l'échange.

---

<sup>11</sup> En s'inspirant de Schegloff, Jefferson, Sacks (1977), on dira que Couchepin signale un élément «réparable» dans le discours de Pürro. Cette notion analytique de «réparation» permet de ne pas prendre position d'une part sur la correction du discours réparé ou à réparer, et d'autre part sur le niveau énonciatif, puisque la réparation peut porter aussi bien sur l'énoncé que sur l'énonciation.

«Quel débat Monsieur le conseiller fédéral quel débat ?»

*Extrait II*

- 59 couch [madame pürro] il y a une différence essentielle entre l'énergie  
 60 nucléaire et le génie génétique c'est que le génie génétique\ il  
 61 est conduit sous le regard du public et dans un débat\ il n'y  
 62 avait pas d'article 24 novies&  
 63 pürro &quel débat [monsieur le conseiller fédéral\ quel/ débat]  
 64 couch [il n'y avait pas] ce soir/ nous avons un débat à moins que vous y  
 65 renoncez/ il n'y avait pas d'article 24 novies pour l'énergie

Avant d'attendre la fin du tour de Pürro, Couchepin embraye sur une réponse explicite à Pürro. Il démonte la comparaison en annonçant une différence essentielle. Il commence par définir en quoi le génie génétique est un objet différent (60-62) : il se distingue de l'énergie nucléaire par sa publicité et sa mise en discussion. Ces deux propriétés invalident la comparaison, et partant, les revendications sur l'organisation énonciative du débat avancées par Pürro. Couchepin initie ensuite la définition de l'énergie nucléaire.

Pürro saisit cette articulation pour revenir à la charge par une interruption en 63. Son intervention rappelle son argument précédent. Ce faisant, elle rend publique et problématique son interprétation des paroles de son interlocuteur comme ne tenant aucun compte de ce qu'elle a avancé auparavant.

La réplique de Couchepin est cinglante et mérite une analyse détaillée. «Ce soir nous avons un débat» constitue une formulation au sens de Garfinkel et Sacks (1970), à savoir une description de l'activité en cours en langage naturel. Les formulations sont des comptes-rendus réflexifs, dans le sens où ils tirent leur pertinence du contexte qu'ils contribuent à définir<sup>12</sup>. La formulation de Couchepin s'appuie sur une dimension spécifique de l'indexicalité du langage naturel. L'interpellation de Pürro renvoie clairement à son tour de parole précédent qui posait en quelque sorte les conditions de félicité d'un débat adéquat. On peut paraphraser<sup>13</sup> son intervention comme suit : «Vous employez une catégorie comme allant de soi alors que je viens de montrer son caractère problématique».

La formulation de Couchepin ignore et annule le travail de reconfiguration accompli par Pürro. Les formulations portent souvent sur des éléments qui ont été introduits, négociés, reformulés, problématisés

dans les échanges précédents. En l'occurrence, Couchepin établit que la catégorie «débat» n'est pas problématique et ne se négocie pas : le génie génétique fait l'objet d'un débat public, et l'activité en cours en est une manifestation. La mise en cause de la forme du débat n'a simplement pas lieu d'être. «A moins que vous y renoncez» dramatise et ré-actualise le dispositif énonciatif. L'option proposée à Pürro est de participer au débat tel qu'il se déroule et particulièrement en ce moment, ou de s'en aller. Cette réplique établit les divers éléments plus ou moins explicitement introduits auparavant. Le camp représenté par Pürro n'a pas l'autorité de configurer, voire même de questionner, ce qui est en train de se passer. La seule position disponible est la position basse d'un dispositif asymétrique. L'activité en cours instancie ce dispositif, et peut donc être invoquée pour ramener Pürro à sa place<sup>14</sup>.

Cette réplique cinglante n'offre pas de réponse possible, et Couchepin poursuit l'argument interrompu. La présentation de l'énergie nucléaire (65-68) met l'accent sur le caractère secret de son développement, qui s'explique par des raisons très évidentes, à savoir la poursuite d'un bien collectif. La conclusion de son argument (68-77) revient sur le génie génétique. Il thématise tour à tour la publicité, la régulation et le contrôle du génie génétique, ce qui permet d'en proposer une évaluation («il n'y a pas un seul accident»). De 73 à 77, Couchepin atteste la normalité du débat en cours, d'une part en thématisant le dialogue entre éthiciens et scientifiques, et d'autre part en invoquant l'activité en cours. Cette présentation d'un débat normal ne donne aucune place non seulement au camp des partisans de l'initiative tel qu'il l'a présenté plus tôt, mais aussi à la contestation avancée par Pürro. Elle correspond même à l'argumentation rapportée du camp favo-

<sup>12</sup> Plus précisément, les formulations font autre chose que la conversation, mais ne peuvent y échapper. Les formulations sont des actions conversationnelles qui à la fois déterminent et sont déterminées par le contexte interactionnel.

<sup>13</sup> Lorsque les analystes proposent des paraphrases du discours, ils ne font rien de plus qu'avancer des formulations en surplomb. C'est parce que le discours est intelligible, et à ce titre formulable, que l'analyse peut prendre cette intelligibilité pour objet.

<sup>14</sup> Les formulations peuvent ainsi contribuer à ce que Pollner (1975) appelle une politique de la réalité. Il s'agit d'un engagement ferme en faveur d'une des versions concurrentes. Cet engagement autoritaire appose une clôture pratique à une équivoque qui ne peut être résolue ni empiriquement ni logiquement.

nable au nucléaire dans l'intervention de Pürro (40-42), si l'on écarte l'ironie induite par les marques prosodiques.

Il convient encore de noter l'intervention de la journaliste (72, 76, 78). Elle établit que la seconde intervention de Couchepin marque la fin de la séquence, ce qui met un terme à toutes fins pratiques à cette polémique spécifique. Cette remarque rappelle, si besoin était, le travail «organisationnel» accompli par la modératrice du débat. Elle semble employer l'expression «à ce stade» (1, 72, 78) pour délimiter les séquences du débat. Ce marqueur de structuration permet, notamment, à l'analyste d'extraire une séquence de trois minutes d'un débat de plus d'une heure trente. Un tel découpage ne se justifie pas par l'impartialité ou l'objectivité de la journaliste, mais par son autorité, accomplie et reconnue, à organiser l'activité en cours.

Cette dernière remarque ne vise pas à pointer du doigt la journaliste. On pourrait en effet lui reprocher d'offrir deux interventions (et le mot de la fin de la séquence) au conseiller fédéral contre une seule à la représentante des femmes socialistes, de ne pas sanctionner l'attitude arrogante et paternaliste de Couchepin, et ainsi de reproduire la distribution inégale du pouvoir symbolique. Toutes ces affirmations sont des formulations à mon sens adéquates de cette séquence. Mais j'ai souhaité faire porter mon analyse sur l'organisation pratique de la séquence, qui est ce qui rend possibles, sensées, polémiques, etc. de telles formulations. Une telle séquence est accomplie par le biais d'un ajustement collectif subtil, étant entendu que l'ajustement est une condition de toute dispute.

## Conclusion

Au terme de cette analyse, il convient sans doute de revenir sur la question de l'autorité et du contexte. J'ai cherché à montrer que des descriptions et des formulations du contexte du débat sont des ressources pratiques d'argumentation et d'action. A ce titre, elles sont constitutives de l'autorité des participants à un débat. Je reprendrai deux exemples. Pour la journaliste, l'invocation d'éléments du contexte de l'émission permet de réorienter le déroulement du débat. Le fait que l'émission soit destinée à former l'opinion des citoyens en vue d'une votation l'autorise de manière spécifique à ouvrir et fermer des séquences, à sélectionner des locuteurs et des thématiques. En particulier, elle mobilise deux dispositifs de catégorisation distincts et asymétriques. C'est en tout cas l'usage qu'en fait Couchepin.

Pour ce dernier en effet, la recatégorisation du camp des partisans de l'initiative permet de renforcer et d'incarner ce dispositif asymétrique d'autorité énonciative. Il applique ensuite concrètement ce dispositif pour «remettre en place» son interlocutrice. Il peut ainsi articuler le contexte étroit du débat télévisé à un cours d'action politique plus large, sous la forme de la discussion publique et raisonnée du génie génétique. La formulation de l'activité en cours a pour conséquence concrète de ramener la configuration du débat avancée par son interlocutrice non pas à une version concurrente, mais à une interprétation biaisée.

Il ne faudrait pas en conclure que le déroulement de la séquence se réduit à des capacités personnelles. L'analyse a plutôt mis l'accent sur l'organisation collective par laquelle émerge une asymétrie de l'autorité, dans un cadre public et politique. C'est dans cette organisation, hautement polémique, que s'établit le contexte pertinent du cours d'action. On constate que les descriptions et formulations du contexte établissent des articulations spécifiques entre des niveaux d'analyse souvent retenus par la sociologie, tels que micro, méso ou macro. Dans la mesure où, comme j'ai cherché à le montrer, ces pratiques de contextualisation accomplissent des actions et constituent des autorités, la prise en compte du contexte est certes une ressource de l'analyse sociologique, mais elle doit être convertie en objet de description empirique<sup>15</sup>. Il n'y a donc pas grand sens à dire ici que l'autorité est créée de toute pièce dans la situation. Une telle position reviendrait en effet à ironiser sur les pratiques de contextualisation des participants<sup>16</sup>. C'est cette relation réflexive entre le contexte, sa description, et l'intelligibilité de l'action qui justifie une analyse pragmatique détaillée des cours d'action<sup>17</sup>.

<sup>15</sup> Cf. Zimmerman et Pollner, 1970, et Terzi 2003, pour l'application de cette démarche à des débats publics.

<sup>16</sup> Réduire l'autorité à des dimensions préexistantes tomberait dans le même travers.

<sup>17</sup> On se contentera ici de rappeler les remarques de Wittgenstein sur les règles (1961 : §185-242), remarques qui semblent pertinentes s'agissant du contexte. Il n'est ni suffisant ni nécessaire de savoir énoncer une règle pour agir conformément à une règle. De même, un contexte n'a pas besoin d'être formulé ou décrit pour qu'une action soit produite et reconnue comme contextuelle. L'énonciation d'une règle apparaît cependant fréquemment dans l'entourage de l'action conforme à une règle, en particulier dans des situations d'apprentissage ou de conflit. Dans ce cas-là, l'énonciation d'une règle accomplit autre chose que l'action qu'elle désigne, de même que la description ou la formulation du contexte fait toujours plus que formuler ou décrire (Sacks 1992 I : 516).

Ce type d'analyse ouvre une piste empirique pour deux formes d'enquête sociologique : d'un côté, elle permet d'interroger la production médiatique de la démocratie semi-directe. En particulier, une attention doit être portée aux dispositifs de catégorisation qui rendent intelligible et opérante la bipolarité classique des campagnes d'initiative. L'analyse de séquences de débats offre un accès intéressant aux dynamiques de proposition et d'endossement de telles places énonciatives. Ces dynamiques s'avèrent cruciales pour la distribution publique de l'autorité politique.

De l'autre côté, cette forme d'analyse peut contribuer à l'appréhension sociologique de la problématisation publique du risque. Comme le montre la séquence, l'avènement de la société du risque constitue un enjeu du débat, et pas un arrière-fond sociologique donné. Il convient donc là aussi de prendre au sérieux les pratiques par lesquelles les participants au débat contestent et établissent le contexte au sens large, et, par ce biais, l'autorité à parler publiquement des risques collectifs. Au sens de John Dewey (2003 [1927]), ces pratiques donnent forme à l'enquête sociale au travers de laquelle se constituent le/s public/s démocratique/s des sciences et des techniques.

Alain Bovet  
alain.bovet@unifr.ch

## Références

- Bonu, B., Mondada L., Relieu M. (1994), «Catégorisation : l'approche de Sacks», in Fradin, B., Quéré, L., Widmer, J. (éds.) *L'enquête sur les catégories*, Paris, EHESS, [Raisons pratiques 5], 129-148.
- Dewey, J. (2003 [1927]), *Le public et ses problèmes*, Tours, Farrago (trad. J. Zask).
- Garfinkel, H., Sacks H. (1970), «On formal structures of practical action», in J.C. McKinney et Tiryakian E. A. (éds.) *Theoretical sociology : perspectives and developments*, New York, Appleton-Century-Crofts, 338-66.
- Garfinkel, H. (2002), *Ethnomethodology's program: Working out Durkheim's aphorism*, Lanham, MD, Rowman & Littlefield Publishers.
- Goffman, E. (1981), *Forms of Talk*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- Labov, W. (1972), «Rules for ritual insults», in Sudnow D. (éd.) *Studies in Social Interaction*, New York, Free Press, 120-169.
- Pollner, M. (1975), «'The very coinage of your brain': the anatomy of reality disjunctions», *Philosophy of the social sciences*, 5, 411-30.
- Pomerantz, A. (1984), «Agreeing and disagreeing with assessments : Some features of preferred/dispreferred turn shapes», in Atkinson, J. M., Heritage J. (éds.) *Structures of Social Action : Studies in Conversation Analysis*, Cambridge, Cambridge University Press, 57-101.
- Sacks, H. (1972), «On the analyzability of stories by children», in Gumperz, J.J., Hymes, D. (éds.) *Directions in sociolinguistics : the ethnography of communication*, New York, Rinehart & Winston, 325-45.
- Sacks, H. (1979), «Hotrodder : a revolutionary category», in Psathas G. (éd.) *Everyday language : Studies in ethnomethodology*, New York, Irvington, 7-14.
- Sacks, H. (1992), *Lectures on conversation* (2 vols.), Oxford, Basil Blackwell.
- Schegloff, E. A., Jefferson G., Sacks H. (1977), «The preference for self-correction in the organization of repair in conversation», *Language*, 53, 361-82.
- Schegloff, E. A. (2000), «Overlapping talk and the organization of turn-taking for conversation», *Language in Society*, 29, 1-63.
- Terzi, C. (2003), «L'expérience constitutive des problèmes publics. La question des fonds en déshérence», in Barril C. et al. (dir.), *Le public en action*, Paris, L'Harmattan, 25-50.
- Veron E. (1987), «La palabra adversativa. Observaciones sobre la enunciaci3n politica», in Veron E. et al. (éds.) *El discurso politico*, Hachette, Buenos Aires, 11-26.
- Wittgenstein, L. (1961), *Tractatus logico-philosophicus*, suivi de investigations philosophiques, Paris, Gallimard.
- Zimmerman, D.H., Pollner M. (1970), «The everyday world as a phenomenon», in Douglas J.D. (éd.) *Understanding everyday life : towards a reconstruction of sociological knowledge*, London, Routledge & Kegan Paul, 80-103.



## Annexe I

### Conventions de transcriptions

#### Signe description

[ ]	chevauchement (plus d'un locuteur à la fois)
&	enchaînement rapide entre deux locuteurs, ou poursuite sans interruption de l'énoncé du même locuteur
.	pause
/	intonation montante
\	intonation descendante
:	prolongement du son
-	troncation, interruption à l'intérieur d'un mot
Maj	accentuation
(( ))	description d'un son non verbal
xxx	segment inaudible

## Annexe II

### Transcription complète de l'extrait

1	journal	moi je j'aimerais à ce stade là j'aimerais je me mets- d'ailleurs	40	journal	nous auraient dit PAS de problèmes AUCUN risque il nous faut
2		je suis dans la position des- des citoyens et des citoyennes qui	41		ABSOLUMENT développer: cette nouvelle technologie parce que sans
3		ne sont pas spécialistes/ et qui entendent des gens euh des	42		elle plus d'électricité etcetera/ et de l'autre côté eh bien ceux
4		scientifiques d'un bord et d'un autre/ qui s'envoient à la figure	43		qu'on considère comme des fondamentalistes mais qui à long terme
5		des études dont certains DISENT qu'elles sont déterminantes et	44		ont eu raison/ et qui ont dit ATTENTION il y a des risques\ . et
6		d'autres DISENT qu'elles sont exagérées et qu'elles ne valent	45		qu'est-ce qui s'est passé monsieur le conseiller fédéral\ c'est
7		rien/ et je me demande comment le- la citoyenne et le citoyen	46		qu'on a dû avoir une catastrophe du type tchernobyl\ pour .
8		peut se décider se faire une opinion monsieur le conseiller	47		premièrement s'apercevoir [que les risques]&
9		fédéral.	48	couch	[une seule phrase]
10	couch	je crois qu'il y a derrière l'attitude des partisans de	49	pürro	&étaient existants/ et/ . graves\ . qu'on sait toujours pas du
11		l'initiative une philosophie/ une philosophie qui dit on veut	50		reste comment on va réussir à- à les à les dépasser/ et deuxième
12		absolument être sûr d'avoir une société ABSOLUMENT sans risque	51		chose que des alternatives étaient non seulement possibles mais
13		avec un- un risque zéro . et qu'on entend dire tout à l'heure	52		qu'il fallait les développer\ donc euh je crois que arrêtez de
14		dans le domaine du génie génétique on ne connaît qu'une/ partie	53		nous faire [passer pour&
15		de la science je dis mais bien sûr/ sinon on arrêterait de	54	journal	[voilà . le parallèle
16		chercher/ et par définition la science c'est avancer/ c'est	55	?	[xxxxxx
17		chercher de- de nouvelles euh de nouvelles techniques/ c'est	56	pürro	&des intégristes et des conservateurs il y a des exemples dans
18		chercher des nouveautés et alors/ parce que PEUT-ETRE/ la science	57		l'histoire/ où les mêmes personnes ici/ développaient des
19		PEUT/ comporter des risques ou ouvrir des portes qui sont plus	58		théories euh [par rapport aux risques]
20		déliçates que d'autres il faudrait tout arrêter\ et j'crois que	59	couch	[madame pürro] il y a une différence essentielle entre l'énergie
21		c'est une attitude philosophique c'est une attitude de PEUR/ .	60		nucléaire et le génie génétique c'est que le génie génétique\ il
22		absolue\ qui aboutit finalement à refuser les chances que donne	61		est conduit sous le regard du public et dans un débat\ il n'y
23		l'intelligence humaine dans ce bas monde/	62		avait pas d'article 24 novies&
24	journal	d'accord madame véronique pürro pour le groupe des femmes	63	pürro	&quel débat [monsieur le conseiller fédéral\ quel/ débat]
25		socialistes ici	64	couch	[il n'y avait pas] ce soir/ nous avons un débat à moins que vous y
26	pürro	je crois que l'intelligence humaine monsieur le conseiller	65		renoncez/ il n'y avait pas d'article 24 novies pour l'énergie
27		fédéral et j'crois que là vous ne me contredir(erez) pas\ a	66		atomique et l'énergie atomique au départ était conduite d'une
28		produit quelques catastrophes\ j'crois qu'on [peut faire]	67		manière secrète pour des raisons très évidentes c'était/ en- en
29	couch	[c'est pas une raison] pour y renoncer	68		vue de créer des instruments de guerre\ le génie génétique se
30	pürro	ah excusez-moi [mais si je prends si je prends si je prends&	69		fait sous le regard du public\ et avec un certain nombre de
31		(((rires du public)))	70		garde-fous\ l'article 24 novies et il n'y a PAS un seul accident
32	pürro	&l'exemple euh du nucléaire\ c'est pas un vieil exemple hein y a	71		et on suit . le problème&
33		quelques: années en arrière on [avait on aurait pu]&	72	journal	&à ce stade [à ce stade
34	couch	[madame pürro]	73	couch	[et on multiplie les discussions entre les milieux éthiques\ les
35	pürro	&[faire le même]&	74		milieux scientifiques\ et ce soir encore on contribue au débat et
36	journal	[attendez attendez]	75		[en ce- cela&
37	pürro	&on aurait probablement pu faire la même émission avec euh les	76	journal	[alors/
38		mêmes personnes/ et les discours auraient été les mêmes/ . de ce	77	couch	&c'est quelque chose de positif\
39		côté on aurait eu les scientifiques et les industries qui nous-	78	journal	à ce stade de l'émission j'aimerais passer la parole : au public/